

Zeitschrift: Blätter für Krankenpflege = Bulletin des gardes-malades
Herausgeber: Schweizerisches Rotes Kreuz
Band: 34 (1941)
Heft: 10

Heft

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Solothurn, 15. Oktober 1941

Nr. 10

Soleure, 15 octobre 1941

34. Jahrgang

34^e année

Blätter für Krankenpflege

Herausgegeben vom Schweizerischen Roten Kreuz
Rotkreuzchefarzt

BULLETIN DES GARDES-MALADES

ÉDITÉ PAR LA CROIX-ROUGE SUISSE
(Médecin en chef de la Croix-Rouge)

Erscheint am
15. des Monats



Parait le
15 du mois

REDAKTION:

Zentralsekretariat des
Schweizerischen Roten Kreuzes
Taubenstrasse 8, Bern

Abonnemente: Für die Schweiz:
Jährlich Fr. 4.—, halbjährlich Fr. 2.50
Bei der Post bestellt 20 Cts. mehr

Für das Ausland: Jährlich Fr. 5.50,
halbjährlich Fr. 3.—

Einzelnummern 40 Cts. plus Porto
Postcheck Va 4

REDAKTION:

Secrétariat
de la Croix-Rouge suisse
Taubenstrasse 8, Berne

Abonnements: Pour la Suisse:
Un an frs. 4.—, six mois frs. 2.50
Par la poste 20 cts. en plus

Pour l'Étranger: Un an frs. 5.50,
six mois frs. 3.—

Numéro isolé 40 cts. plus port
Chèques postaux Va 4

ADMINISTRATION:

Rotkreuz-Verlag, Buchdruckerei Vogt-Schild A.-G., Solothurn
Postcheck Va 4 - Telephon 2.21.55

Schweizerischer Krankenpflegebund.

Alliance suisse des gardes-malades.

Zentralvorstand — Comité central.

Präsidentin: Schwester Luise Probst,
Socinstrasse 69, Basel.

Vizepräsident: Dr. H. Scherz, Bern.
Kassier: Pfleger Hausmann, Basel. — Dr. F. Dumont, Bern; Schw. Berthy Rüegg, St. Gallen; Mlle Henriette Favre, Genève; Schw. Bertha Gysin, Basel; Oberin Dr. Leemann, Zürich; Mme Prof. Dr Michaud, Lausanne; Oberin Michel, Bern; Schw. Anni v. Segesser, Zürich.

Präsidenten der Sektionen.

Présidents des sections.

Basel: Dr. O. Kreis.
Bern: Dr. H. Scherz.
Genève: Dr E. Martin.
Lausanne: Dr Exchaquet.
Luzern: Dr. med. V. Müller-Türke.
Neuchâtel: Mme la Dr de Montmollin.
St. Gallen: Schw. Anna Zollikofer.
Zürich: Frau Dr. G. Haemmerli-Schindler.

Vermittlungsstellen der Verbände. — Bureaux de placements des sections.

Basel: Vorst. Schw. Julia Walther, Leimenstrasse 52. Tel. 22.026, Postcheck V 3488.
Bern: Vorst. Schw. Lina Schlup, Niesenweg 3, Telephon 2 29 03, Postcheck III 11348.
Davos: Vorst. Schw. Mariette Scheidegger, Telephon 4 19, Postcheck X 980.
Genève: Directrice Mlle H. Favre, 11, rue Massot, téléphone 5 11 52, chèque postal I 2301.
Lausanne: Mlle Marthe Dumuid, Hôpital cantonal, téléphone 2 85 41, chèque postal II 4210.
Luzern: Vorst. Schw. Rosa Schneider, Museggstrasse 14, Telephon 2 05 17.
Neuchâtel: Directrice Mlle Montandon, Parcs 14, téléphone 5 15 00.
St. Gallen: Vorst. Frau Würth-Zschokke, Blumenaustr. 38, Telephon 2 33 40, Postcheck IX 6560.
Zürich: Vorst. Schw. Math. Walder, Asylstrasse 90, Telephon 2 50 18, Postcheck VIII 3327.

Aufnahme- und Austrittsgesuche sind an den Präsidenten der einzelnen Verbände oder an die Vermittlungsstellen zu richten.

Zentralkasse — Caisse centrale: Basel, Postcheck V 6494.

Fürsorgefonds — Fonds de secours: Basel, Postcheck V 6494.

Bundesabzeichen. Der Erwerb des Bundesabzeichens ist für alle Mitglieder des Krankenpflegebundes obligatorisch. Der Preis richtet sich nach dem jeweiligen Silberwert und der Ausstattung (Anhänger, Brosche usw.). Es muss bei Austritt, Ausschluss oder Ableben des Mitgliedes wieder zurückerstattet werden. Die Höhe der Rückerstattung beträgt Fr. 5.—. — Das Bundesabzeichen kann nur bei dem Vorstand des lokalen Verbandes, dessen Mitglied man ist, bezogen werden. Die Bundesabzeichen sind nummeriert und es wird von jedem Verbandsvorstand ein genaues Nummern- und Inhaberverzeichnis darüber geführt. Wenn ein Bundesabzeichen verloren wird, ist der Verlust sofort an der betreffenden Bezugsquelle anzuzeigen, damit die verlorene Nummer event. als ungültig erklärt werden kann. — Das Bundesabzeichen darf von den nach der Delegiertenversammlung am 22. November 1914 eingetretenen Bundesmitgliedern ausschliesslich zur Bundestracht oder zur Tracht einer der vom Bund anerkannten Pflegerinnenschulen, deren Diplome den Examenausweis des Krankenpflegebundes ersetzen, nicht aber zur Zivilkleidung getragen werden. Die Bewilligung zum Tragen des Bundesabzeichens zu einer andern als von den vorerwähnten Trachten, muss in jedem einzelnen Falle beim Bundesvorstand vermittelt einer schriftlichen Eingabe eingeholt werden. Die bereits vor dem 22. November 1914 zum Krankenpflegebund gehörenden Mitglieder behalten das Recht bei, das Bundesabzeichen auch zu einer passenden, unauffälligen Zivilkleidung tragen zu dürfen. — Jede Pflegeperson ist für das Bundesabzeichen verantwortlich. Missbrauch wird streng geahndet.

Trachtenateller: Zürich 7, Asylstrasse 90, Telephon 2 50 18, Postcheck VIII 9392

Bei Bestellungen sind die Mitgliedkarten einzusenden.

Inseraten-Annahme: Rotkreuz-Verlag, Geschäftsstelle: Buchdruckerei Vogt-Schild A.-G., Solothurn.
Schluss der Inseraten-Annahme jeweilen am 10. des Monats.

Les annonces sont reçues par les Editions Croix-Rouge, Office: Imprimerie Vogt-Schild S. A., Soleure.
Dernier délai: le 10 de chaque mois.

BLÄTTER FÜR KRANKENPFLEGE

Herausgegeben vom Schweizerischen Roten Kreuz
(Rotkreuzchefarzt)

BULLETIN DES GARDES-MALADES

ÉDITÉ PAR LA CROIX-ROUGE SUISSE
(Médecin en chef de la Croix-Rouge)

Inhaltsverzeichnis — Sommaire

	Pag.		Pag.
Le rôle et l'œuvre de la Croix-Rouge suisse . . .	181	Fortbildungskurs	190
Les grandes épidémies. Deux exemples de maladies transmises par le lait	185	Gedanken	191
Am Jangtsekiang	187	Griechenland	191
Schweizerischer Krankenpflegebund — Alliance suisse des gardes-malades	189	Quelques conseils pour la conservation et l'emploi des restes de pain	199
		Büchertisch	200

Le rôle et l'œuvre de la Croix-Rouge suisse.*)

Le déclenchement de la guerre entre l'Allemagne, la Pologne, la France et l'Angleterre a eu comme résultat immédiat la mobilisation totale de l'armée suisse. La neutralité suisse, reconnue par tous les Etats avoisinants comme une nécessité européenne, est basée sur la volonté du peuple suisse de rester à l'écart des conflits pouvant se présenter en Europe et d'en subir les conséquences, en mettant sur pied une armée suffisante pour empêcher n'importe quel belligérant d'utiliser le territoire suisse en vue d'obtenir un avantage sur son adversaire.

Cette tâche de l'armée d'un petit pays de 4'000'000 d'habitants demande une concentration de toutes ses ressources dans un seul but qui, en assurant la neutralité, sauvegarde en même temps son indépendance et son existence. L'armée suisse ayant comme première tâche cette sauvegarde de la neutralité, la législation du pays, croyant pouvoir suivre une autre voie que les autres Etats en ce qui concerne sa propre Croix-Rouge, l'a incorporée toute entière dans le service de santé de l'armée, en cas de mobilisation générale.

Un représentant du gouvernement au Comité central, à savoir le Médecin en chef de la Croix-Rouge, prend ainsi dès cet instant la direction de cette institution, qui forme alors avec le Secrétariat général, devenu sa chancellerie, une section de Service de santé à l'Etat-major de l'armée.

Au moment de la mobilisation, la première tâche du Médecin en chef de la Croix-Rouge était de pourvoir les hôpitaux militaires du personnel et du matériel suffisants pour assurer les soins aux soldats malades et blessés. Sans doute, ces services étaient-ils bien étudiés et préparés dès le temps de paix, mais ils n'avaient encore jamais fonctionné. Il fallut donc encore un certain temps pour arriver à faire jouer sans accroc ce rouage compliqué.

*) Exposé présenté par le Secrétariat général de la Croix-Rouge suisse.

A cette date également, des milliers d'officiers et de soldats suisses, laissant leurs occupations et leur situation, rentraient de l'étranger pour prendre leur place dans l'armée. Avec eux arrivaient aussi leurs familles et d'autres milliers de personnes chassées par la guerre de leurs foyers fondés à l'étranger. La tâche de s'occuper de ces rapatriés incombait à l'Office fédéral de prévoyance de guerre et la Croix-Rouge suisse qui, dès le temps de paix, lui avait prêté son aide en posant les bases de son organisation, continua à collaborer avec lui pour autant que ses devoirs militaires lui en laissaient le loisir.

Pendant les premiers temps, la Croix-Rouge suisse fut prise à un tel point par ses propres tâches qu'elle ne put guère songer à envisager les missions lui incombant en dehors de ses frontières. Elle avait en effet encore à régler la question du personnel et du matériel des hôpitaux militaires suisses, à répartir à leur place de travail les quelques centaines ou milliers d'infirmières, de samaritaines, d'éclaireuses, de conductrices, de volontaires de tous ordres, de membres des formations masculines des colonnes de Croix-Rouge ou à les convoquer pour compléter leur instruction encore insuffisante. Elle avait encore à organiser sur tout le territoire le service de transfusion de sang pour l'armée. En outre, il était indispensable d'organiser une grande collecte pour couvrir les frais occasionnés pour toutes ces tâches militaires, frais qui dépassaient de beaucoup la petite fortune de la Croix-Rouge. Une fois ce programme accompli, cette institution put de nouveau se permettre de regarder au delà des frontières et d'examiner s'il n'y avait pas lieu de penser que le fait de se trouver à proximité immédiate des belligérants, tout en étant épargnée par la guerre, non seulement fournissait à la Suisse la possibilité, mais encore lui imposait presque l'obligation de porter secours à ceux qui risquaient de succomber sous le poids de l'adversité. Poser la question signifiait y répondre affirmativement. Il restait à savoir comment un petit Etat de 4'000'000 d'habitants, ne disposant que de ressources financières très restreintes, pouvait aider efficacement d'autres pays plus grands, plus peuplés et plus riches. Il fallait également savoir quels étaient les besoins auxquels la Croix-Rouge suisse était en mesure de faire face plus efficacement qu'une autre société sœur même disposant de capitaux plus abondants.

Le premier appel lancé par le Comité international de la Croix-Rouge après le début des hostilités concernait les sinistrés du tremblement de terre d'Anatolie de décembre 1939. Après consultations et sur la demande du gouvernement turc, la Croix-Rouge suisse s'est associée à l'œuvre de secours en faveur de ces sinistrés, en envoyant du matériel de pansement — que l'on pouvait encore se procurer en Suisse à cette époque — pour une somme de 26'193 fr. suisses.

Pendant l'hiver 1939/1940, la lutte héroïque du peuple finlandais contre un adversaire beaucoup plus puissant soulevait une vague d'enthousiasme qui se manifesta par la générosité de la population à l'occasion d'une collecte faite pour la Finlande, collecte qui donna un résultat exceptionnel. Ces fonds ayant été rassemblés en dehors de la Croix-Rouge suisse, il ne nous appartient pas d'en indiquer le montant exact ni de donner des détails sur leur utilisation. De son côté, la Croix-Rouge suisse a reçu de l'argent pour l'aide à la Finlande. Les principaux dons provenaient d'une contribution du gouvernement fédéral lui-même de 100'000 fr. suisses, et du produit d'une col-

lecte faite parmi le personnel du service de santé de l'armée suisse qui produisit 66'528 fr. suisses.

D'entente avec le gouvernement finlandais, il fut décidé d'utiliser ces sommes pour former une équipe chirurgicale, composée de 10 chirurgiens suisses, de 10 infirmières et infirmiers, qui serait envoyée avec tout le matériel nécessaire à un hôpital de campagne en Finlande, à la disposition soit de la Croix-Rouge soit du service de santé de l'armée finlandaise. Cette équipe chirurgicale partit de Suisse le 2 mars 1940 et commença son travail à Helsinki le 8 mars; elle fut d'abord répartie entre différents hôpitaux d'Helsinki, puis plus tard une partie du personnel fut dirigée sur différents hôpitaux improvisés soit à la campagne, soit à proximité du front au nord du lac Lagoda. Jusqu'au moment de sa rentrée, le 19 mai 1940, cette équipe a pu rendre des services appréciables aux blessés finlandais.

Le 29 mai 1940, le Comité international de la Croix-Rouge et la Ligue lancèrent un appel en faveur des réfugiés civils en France. La Croix-Rouge suisse se rendit compte que pour être à même d'apporter un secours un peu efficace, il fallait organiser dans tout le pays une collecte pour les réfugiés et les victimes de la guerre. Comme une autre collecte pour les besoins de la Croix-Rouge suisse dans le pays même était précisément en cours, les dirigeants de cette institution estimèrent que la coïncidence de ces deux collectes présenterait des inconvénients et réduirait le montant des sommes recueillies. Mais les besoins étaient tels que ce second appel de fonds ne pouvait être retardé; malgré les circonstances, il donna un résultat inespéré qui a permis d'envoyer en France 160'000 kg de dons recueillis en nature (vivres non périssables et vêtements); 350'000 kg, représentant un total de 552'000 frs. suisses, de vivres achetés en Suisse sur le produit de la collecte (spécialement lait condensé et lait en poudre); 70'000 frs. suisses de dons en espèces pour des actions spéciales; un don de 150'000 frs. suisses crédité à la Croix-Rouge française pour acheter des vivres en faveur des enfants et des femmes enceintes. Tous ces envois ont pu être faits au moment où la France se trouvait dans le plus grand marasme à la suite de sa défaite militaire et de sa division en une partie occupée et une partie non occupée qui attendaient l'une et l'autre leur organisation, en un temps aussi où la Suisse possédait encore suffisamment de vivres pour pouvoir en mettre à la disposition des sinistrés des autres pays.

En outre, la Croix-Rouge suisse s'occupa du ravitaillement de la population de quelques communes situées à proximité des frontières et qui se trouvaient coupées de leurs communications par les événements de la guerre.

A peine la collecte était-elle lancée que la situation se modifiait du fait d'un afflux de réfugiés civils français chassés en Suisse par l'évolution de la guerre. Souvent ces réfugiés passaient la frontière sans avoir pu emporter avec eux les objets de première nécessité. Les sections de la Croix-Rouge suisse proches de la frontière pourvurent alors à leurs besoins les plus urgents en attendant que l'Office fédéral de Prévoyance de guerre pût les transférer dans les régions aménagées pour les recevoir et leur distribuer, en collaboration avec la Croix-Rouge, l'équipement nécessaire pour leur séjour en Suisse, qui, du reste, fut plus court qu'on ne l'avait prévu. Les réfugiés ont reçu les vêtements, sous-vêtements et souliers nécessaires, à l'aide de dons recueillis par la Croix-Rouge, tandis que les frais d'hébergement et de nourriture furent supportés par le gouvernement fédéral. Les dépenses en espèces

de la Croix-Rouge suisse, spécialement pour les objets de première nécessité au moment de l'arrivée, se sont élevées à 13'000 frs. suisses.

Les réfugiés civils furent suivis de très près par des réfugiés militaires arrivant en formations complètes avec armes, chevaux, train et munitions. En quelques jours, près de 45'000 officiers et soldats français, polonais, belges et anglais ont ainsi passé la frontière et ont été internés en Suisse. Le service des internés fut confié à un commissaire fédéral à l'Internement et le Commandant en chef de l'armée chargea le président de la Croix-Rouge suisse de ces fonctions. Celui-ci à son tour accepta avec empressement l'aide du médecin-chef de la Croix-Rouge en ce qui concerne l'assistance aux internés.

Une grande partie de ces hommes arrivaient dans des conditions bien plus défavorables que celles des réfugiés civils. Heureusement, les collectes, les dons en nature, spécialement en sous-vêtements, étaient déjà en cours au moment de l'arrivée des internés, mais les besoins dépassaient de loin les ressources disponibles.

Aussi la Croix-Rouge suisse s'est-elle vue obligée de dépenser 120'000 frs. pour procurer à ces malheureuses victimes de la guerre les objets indispensables. Le sort des internés ayant provoqué un large mouvement de sympathie dans les autres pays, la Croix-Rouge suisse a reçu de sociétés sœurs, spécialement de la Croix-Rouge américaine, des dons en leur faveur qui lui ont facilité beaucoup sa tâche.

Au mois d'octobre 1940 commença le rapatriement des prisonniers français blessés et malades qui se trouvaient en Allemagne. Les premiers transports furent organisés par le Service de santé de l'Armée suisse, qui allait chercher ces prisonniers en Allemagne pour les conduire à travers la Suisse à Lyon. La Croix-Rouge suisse fut chargée par ce service du ravitaillement de ces rapatriés. Par la suite, le rapatriement s'effectua par les soins du Gouvernement français qui demanda toutefois à la Croix-Rouge suisse de continuer à en assurer le ravitaillement. Jusqu'à ce jour, 7000 rapatriés environ ont passés par la Suisse.

L'internement d'officiers et de soldats des différentes armées ainsi que le transfert de prisonniers français rentrant d'Allemagne ont fourni aux dirigeants de la Croix-Rouge suisse l'occasion d'entrer en contact avec un bon nombre de militaires séparés pendant longtemps de leur famille. Combien de fois ont-ils pu entendre, en s'informant de leur situation et de leurs soucis, une plainte qui primait tout, celle d'être restés pendant des semaines et des mois sans nouvelles des leurs. Mais dès l'instant où le contact avec leurs familles était rétabli par l'intermédiaire de l'Agence des prisonniers de guerre, la vie dans les camps redevenait tolérable et si, à cela s'ajoutaient les paquets de vivres envoyés par l'intermédiaire de l'Agence de toutes les parties du monde, l'espoir renaissait. Tous ces officiers et soldats, de nationalité, de culture, de profession différentes, ont été unanimes à reconnaître le grand bienfait de cette Agence, et leur témoignage ainsi que les visites faites dans les camps ont révélé l'importance de cette institution. Aussi la Croix-Rouge suisse n'a-t-elle pas hésité à mettre spontanément une bonne partie de sa collecte, soit 200'000, à la disposition de cette œuvre si bienfaisante et pourtant toujours limitée dans son action humanitaire par le manque de ressources.

Les grandes épidémies.

Deux exemples de maladies transmises par le lait.

1^o La scarlatine à Londres en 1885.

Il y avait en 1885, dans la campagne avoisinant Londres, une ferme importante dont les vaches, au nombre d'une centaine, assuraient l'approvisionnement en lait de tout un quartier de la capitale. Le fermier, qui professait des idées modernes en matière d'hygiène, surveillait ses étables avec la plus grande attention ainsi que la santé de ses employés et de leurs familles afin que le lait manipulé par eux ne soit pas infecté. L'état sanitaire de la ferme était donc excellent; l'eau qu'on y employait était fournie par une compagnie offrant toutes les garanties, les bâtiments étaient bien ventilés et tous les appareils et ustensiles servant à la préparation du lait étaient lavés à l'eau chaude ou passés à la vapeur.

Là ne s'arrêtait pas la sollicitude du fermier. Les animaux malades étaient isolés et, ceux qui venaient d'être achetés subissaient une sorte de quarantaine avant de rejoindre les autres à l'étable. Comment concevoir, dans ces conditions, que cette ferme pût être un jour le lieu de départ de la grave épidémie dont nous allons parler?

La fièvre scarlatine fit son apparition en décembre 1885 dans l'agglomération où l'on consommait le lait fourni par la ferme en question; celle-ci fut bientôt suspectée car il était évident que la maladie ne se propageait pas uniquement par les contacts que pouvaient avoir les individus sains avec les malades. Plus on étudiait la marche de l'épidémie, plus il devenait certain que la ferme modèle était à l'origine du mal. Des médecins furent chargés de la visiter et, bien entendu, se heurtèrent à l'incrédulité du fermier. Ses employés n'étaient pas malades, et, aucune vache, à sa connaissance, ne souffrait d'une affection quelconque; comment croire, dans ces conditions, que l'épidémie venait de sa ferme?

L'opinion du fermier sur la santé de ses employés et de leurs familles ayant été reconnue exacte, les enquêteurs reportèrent leur attention sur les vaches. Ils s'assurèrent que rien ne laissait à désirer quant à leur alimentation, à la propreté de l'étable ou à leur état général. Les accidents du vêlage ne pouvaient même pas entrer en ligne de compte car l'entreprise n'avait pour but que de produire du lait, et non d'élever des veaux. Dès qu'une vache n'avait plus de lait elle était remplacée par une autre bête qui venait de vêler et qu'on amenait du dehors.

On eut bientôt la preuve que cette pratique était la cause de tout le mal. Les enquêteurs apprirent incidemment que le fermier avait pour habitude de mettre son nouveau bétail en quarantaine pendant une semaine ou dix jours afin d'éliminer les risques de fièvre aphteuse. Vers le milieu du mois de novembre, trois vaches avaient ainsi été isolées. Quelque temps après, leur lait fut mélangé à celui des autres vaches et c'est alors que l'épidémie de scarlatine éclata dans la région.

Ce mélange de lait ayant paru suspect, les enquêteurs firent part de leurs soupçons au fermier qui, très loyalement, le retira du marché, en jeta une partie dans un fossé nouvellement creusé et donna le reste aux cochons. Malheureusement, plusieurs employés de la ferme, moins cons-

ciencieux et surtout ignorants, crurent bien faire en distribuant le lait incriminé à des familles pauvres des alentours. Le résultat ne se fit pas attendre: la fièvre scarlatine apparut dans plusieurs de ces foyers.

Cet incident ayant fourni une arme de plus aux partisans de la théorie du lait infecté, les vaches furent soumises à un examen approfondi, et l'on découvrit des ampoules et des ulcères sur les pis et les tétines de plusieurs d'entre elles. La plus atteinte se trouvait être une vache nouvellement acquise. Il devint dès lors évident que les animaux qui avaient contracté la maladie les premiers avaient transmis l'affection des pis et des tétines aux autres; et que c'est au cours de la traite, que plusieurs autres vaches avaient été contaminées. Tous les animaux infectés de cette manière furent isolés et il fut interdit aux employés qui les approchaient de s'occuper des vaches saines.

L'enquête se termina par un examen bactériologique qui prouva que les microbes trouvés dans les ampoules et les ulcères étaient bien ceux qui avaient causé l'épidémie de fièvre scarlatine. Il est évident que si les employés préposés à la traite avaient été plus intelligents ou plus observateurs, ils n'auraient pas manqué de prévenir le fermier ou le vétérinaire que l'une après l'autre les vaches présentaient des affections du pis ou des tétines. Cette simple remarque aurait préservé un grand nombre de personnes de la terrible fièvre.

2^o *La fièvre typhoïde au Pays de Galles.*

Lorsqu'une épidémie de fièvre typhoïde éclate, les services de santé publique ont le devoir de faire une enquête sur les causes qui leur paraissent pouvoir être incriminées. L'infection peut en effet avoir été propagée par l'eau de boisson, les égouts, le lait, les légumes, les coquillages, ou, plus simplement par simple contact. Nous allons montrer comment, lorsque tous ces éléments eurent été considérés, dans le cas qui nous occupe, on fit remonter l'infection à une fourniture de lait contaminé.

Jusqu'en 1908, une certaine région du Pays de Galles avait été, fait remarquable, exempte de fièvre typhoïde. C'était, à n'en pas douter, «le calme avant la tempête». Le 16 septembre 1908, en effet, un enfant de neuf ans, fils d'un fermier, contracta la maladie et mourut le 30 octobre. Entre le 22 octobre et la fin de l'année, 23 nouveaux cas furent enregistrés, mais l'on peut affirmer qu'en raison de leur forme bénigne un grand nombre d'autres se produisirent qui ne furent ni reconnus, ni déclarés comme tels.

L'épidémie sembla décroître d'intensité au début de 1909. Mais en avril, une nouvelle série de cas apparurent, et, vers le milieu de juin, une vingtaine de personnes étaient atteintes. La maladie se manifesta pendant neuf mois, coupés cependant par une période de deux mois pendant lesquels aucun nouveau cas ne se produisit. C'est là que résidait le premier mystère à résoudre. Était-on en présence de deux épidémies séparées, ou bien la seconde était-elle la suite de la première?

Pendant ces neuf mois, 30 cas avaient été déclarés dans la première période et 24 dans la seconde; la maladie restait cantonnée dans 25 maisons, dont certaines abritaient plusieurs cas. Sur ces 54 malades trente n'avaient pas quinze ans et 24 seulement appartenaient au sexe masculin. L'existence même de cette forte proportion de femmes et d'enfants semblait bien prouver que la maladie avait été propagée par le lait.

Un examen de l'eau de boisson montra immédiatement que celle-ci ne pouvait être incriminée. On remarqua également que les cas de fièvre typhoïde n'étaient pas réunis dans une région donnée ayant un système d'adduction d'eau distinct des autres. Les égouts fonctionnaient également suivant les meilleures exigences de l'hygiène. Les légumes et les coquillages étaient eux aussi sans reproche. Restaient le lait et la possibilité d'une propagation de la maladie par contact.

Comme nous l'avons dit plus haut, le bambin qui avait le premier contracté la typhoïde vivait dans une ferme. Un deuxième cas s'étant produit dans cette même ferme en novembre, celle-ci fut visitée par les services compétents qui interdirent au fermier de vendre son lait pendant quelque temps. On avait en effet découvert que presque toutes les personnes qui étaient tombées malades pendant la première période de neuf mois avaient bu, non bouilli, du lait provenant de cette ferme. Tout devenait donc clair pour celles-là. Mais quelle pouvait être la cause de la deuxième épidémie? Nous allons le voir.

La dernière victime de la première phase était une ménagère qui tomba malade le 1^{er} février. Elle fut transportée à l'hôpital huit jours plus tard, mais après un traitement qui dura près de cinq semaines, elle ne consentit pas à y séjourner davantage. Bien que sa température ne fût pas encore devenue normale, elle préféra aller habiter chez des amis qui vivaient dans une ferme du voisinage. Comme il fallait s'y attendre, c'est là que se forma le foyer de la seconde phase de l'épidémie.

La ferme comportait une buanderie où on lavait le linge de la convalescente sans employer de désinfectants. De plus, les eaux sales étaient jetées à même le sol alors qu'en contrebas, une soixantaine de mètres plus loin, se trouvait la laiterie! Le lait était en outre exposé à une autre source d'infection. Le fermier, en effet, allait de temps à autre prendre des nouvelles de la malade puis se rendait à la laiterie sans prendre la précaution de se laver les mains ou d'user de désinfectants. Le résultat ne se fit pas attendre: il contracta la fièvre typhoïde dès le début de mai.

Lors de cette dernière épidémie, presque toutes les victimes avaient consommé du lait vendu par le fermier dont l'hospitalité avait été si mal récompensée. Il faut ajouter toutefois que la maladie s'était aussi, dans certains cas, propagée par suite d'un manque d'hygiène flagrant de la part de ceux qui soignaient les malades ou encore par contact direct avec ceux-ci.

(Communiqué par le secrétariat de la Ligue des Sociétés de la Croix-Rouge, 12, rue Newton, Paris, XVI^e.)

Am Jangtsekiang.

Von Dr. med. *Walter Lucke*, Berlin, in der «Deutschen Medizinischen Wochenschrift», Leipzig, 5. Mai 1939. (Dem Buch «Ein Arzt erlebt die Welt» entnommen.)

Eine Welt für sich ist die Chinesenstadt, die von dem Fremdenviertel durch Drahtzäune und Barrikaden getrennt ist. Hier konnten wir das wahre chinesische Leben kennenlernen. Beim Besuche dieses Viertels ist grosse Vorsicht geboten, da alles, was nicht chinesisch, hier verhasst ist. Die Frem-

den werden argwöhnisch beobachtet, und es ist dringend vor einem Besuche des Stadtteiles nach Einbruch der Dunkelheit zu warnen. Wiederholt sind Europäer, die abends diese Viertel aufsuchten, nicht wieder zurückgekehrt. Sie waren spurlos verschwunden.

Alle Strassen sind sehr schmal. Die Häuser sind einstöckig, krumm und schief. Die Dächer überragen teilweise die Häuserfronten weit nach vorn, so dass sie sich über der Strasse fast berühren. Ein wahres Labyrinth derartiger Strassen und Gassen, in denen unaufhörlich ein Menschenstrom hin und her flutet, durchzieht den ganzen Stadtteil.

Jedes Haus besteht in der Hauptsache aus Läden, die am Tage nach der Strasse zu vollkommen offen sind und nachts durch Holztore verschlossen werden. In diesen Läden und auf der Strasse davor spielt sich das chinesische Leben ab. Hier werden Geschäfte abgeschlossen, Einkäufe getätigt oder sonstige Verhandlungen geführt.

Alle Arten von Handwerkern kann man bei ihrer Arbeit beobachten. Bäcker backen fast auf der Strasse. Schuhmacher besohlen in offenen Läden. Weiber bieten mit kreischender Stimme die verschiedensten Dinge an. Geröstete Fische, gebratenes Fleisch, Taschenkrebse, undefinierbare sonstige Meertiere bekommt man zu kaufen. In einem anderen Laden werden grosse Knödel gekocht, die stückweise verkauft und gleich an Ort und Stelle verzehrt werden; ganze Kessel voll dieser Knödel stehen herum, und gern wird dazu ein Reissnaps getrunken. Die Knödel holt man sich einfach mit der Hand aus dem Bottich, nachdem man vorher bezahlt hat. Die Chinesen vertilgen unglaubliche Mengen von diesen eigenartigen Klössen, die so gross wie Apfelsinen sind.

Besondere Beachtung verdienen die vielen Arzneimittelhandlungen. Der Chinese ist ein grosser Freund von Medikamenten. Bei seiner abergläubischen Einstellung und seiner Furcht vor bösen Geistern verlangt er nach allen möglichen Mitteln, die ihn in der Hauptsache gegen die Scharen gefährlicher Geister schützen sollen. Sehr viele Medikamente werden aus Insekten hergestellt: Mückenaugen, Wanzenfüsse, getrocknete Fliegen und Käferflügel sind beliebte Mittel. Aber auch Tigerknochen, Löwenzähne, Haifischeier usw. werden gesucht. Dazu kommen viele Kräuter und Tees. Mit die Hauptrolle spielt jedoch die auf Korea gefundene chinesische Kraftwurzel, die hoch im Preise steht. Aus dieser Wurzel wird auch ein Tee gebraut, der einen hervorragenden Einfluss auf die *Potentia coeundi* haben soll. Die Fundstellen der geheimnisvollen Wurzeln werden streng geheimgehalten, und es werden über ihre Wirkungen wahre Wunderdinge berichtet. Es gibt natürlich noch viele andere Heilmittel, zum Teil sehr unappetitlicher Herkunft. Ich will sie deshalb nicht besonders anführen.

Im übrigen wollen wir nicht über die Chinesen lächeln, denn auch bei uns herrschen noch zum Teil höchst seltsame Vorstellungen über die Behandlung von Krankheiten. Vor nicht allzu langer Zeit erschien in meiner Sprechstunde in Berlin ein Mann, der sich den Kopf mit Urin eingerieben hatte, um einen stärkeren Haarwuchs zu erzielen. Die Folge war eine bedenkliche Entzündung der Kopfhaut. Es ist bekannt, dass auch sonst Urin zur Behandlung von Krankheiten verwandt wird. Selbst in Berlin kommt es noch vor, dass Eltern ihre an Diphtherie erkrankten Kinder mit Urin gurgeln lassen! Bemerkenswert war auch die Behandlungsmethode einer Fischhändlerin aus der Zentralmarkthalle, die mit ihrem Jungen zu mir

kam. Der Junge hatte eine starke Bindehautentzündung beider Augen. Als ich die Mutter fragte, womit sie den Jungen bisher behandelt habe, antwortete sie: «Herr Dokta, ick nehme Spucke!»

Eine grosse Rolle in allen chinesischen Städten spielt der Strassenarzt. Dieser Mann ist der eigentliche Wächter über die Gesundheit der breiten Volksmassen, denn die wenigen approbierten chinesischen Aerzte reichen nicht annähernd aus, um eine Bevölkerung von Millionen ärztlich versorgen zu können.

Der Strassenarzt praktiziert auf der Strasse. Auf einem kleinen Tische liegen die Instrumente, unter denen eine grosse Klistierspritze den hervorragendsten Platz einnimmt. Denn ängstlich ist der Chinese auf eine gute Verdauung bedacht. Die Pflege seines Darmes geht ihm über alles. Aus diesem Grunde ist für den Strassenarzt die Klistierspritze mit das wichtigste Instrument, das bei den Patienten mitten auf der Strasse und vor vielen Zuschauern in Tätigkeit gesetzt wird. Ein solcher Arzt ist in der angenehmen Lage, sich von dem Erfolge seiner Behandlung gleich an Ort und Stelle überzeugen zu können. Nach unseren Begriffen ist dieser ärztliche Betrieb zum mindesten eigenartig.

Die Strassenärzte haben viel zu tun, und das Publikum hat sichtlich Vertrauen zu ihnen.

«Die Auslese», Berlin.

Schweizerischer Krankenpflegebund Alliance suisse des gardes-malades

Aus den Sektionen. - Nouvelles des sections.

Sektion Bern.

Einzahlung der Versicherungsprämien. Wir machen unsere Mitglieder darauf aufmerksam, dass die Versicherungsprämien, wenn immer möglich, bis spätestens 25. Oktober auf unser Postcheckkonto III 11348, Sektion Bern des Schweiz. Krankenpflegebundes, einbezahlt werden sollten, da nachher ein Zuschlag von $\frac{1}{2}$ % pro Monat berechnet wird.

Sektion St. Gallen.

Freundliche Einladung zum **Vortrag** von Herrn Chefarzt Dr. Vetter über «*Das Ohr und seine Erkrankungen*». Er findet statt Mittwoch, 22. Oktober, 20.15 Uhr, im Vortragssaal des Kantonsspitals, Haus I, 2. Stock.

Section Vaudoise

Le Département de l'intérieur, Service sanitaire, nous prie d'insérer la communication suivante: Les infirmières, gardes-malades sont instamment priées de vouloir bien adresser régulièrement leur changement d'adresse au Service sanitaire cantonal, Lausanne, Cité-Devant, 11.

Elles sont informées qu'en vertu de l'art. premier du règlement du 3 mars 1939, concernant la profession des gardes-malades et de celui du 14 mars 1941, concernant les gardes-malades pour malades nerveux et mentaux (dans le canton de

Vaud), elles sont tenues de demander l'autorisation de pratiquer au Service sanitaire cantonal, Cité-Devant, 11, à Lausanne, en produisant:

- a) leurs diplômes ou certificats;
- b) un certificat de bonnes mœurs (à demander au Greffe municipal du domicile);
- c) un certificat médical récent constatant l'état de santé.

Service sanitaire cantonal.

Le temps est trop court pour nous permettre de donner dans le numéro du 15 octobre, un compte-rendu détaillé du cours de perfectionnement qui vient de se terminer à Lausanne. Disons simplement, qu'il a été suivi par un très grand nombre de diaconesses et d'infirmières et qu'il a eu un grand succès.

Sektion Zürich.

Monatsversammlung: Freitag, 31. Oktober, 20 Uhr, im Turnsaal der Pflege-rinnenschule (Eingang Klosbachstrasse). Vortrag von Frau Oberin Dr. Lee-mann über «Einflüsse des Krieges auf den Schwesternberuf und Bestrebungen zur Festigung des Berufes. — Wir laden unsere Mitglieder herzlich dazu ein.

Neuanmeldungen und Aufnahmen — Admissions et demandes d'admission.

Sektion Basel. — *Neuanmeldung:* Schw. Elisabeth Itin, von Basel, geb. 1908.

Section de Neuchâtel. — *Démision:* Mme Rose Gilliéron-Noverraz.

Sektion St. Gallen. — *Aufnahme:* Schw. Emmy Leemann (Uebertritt aus der Sektion Zürich).

Sektion Zürich. — *Anmeldung:* Schw. Ruth Hablützel, geb. 1915, von Winterthur (Bezirksspital Bülach, Herisau, Krankenhaus Richterswil, Bundesexamen). — *Austritte:* Schw. Emmy Leemann (Uebertritt in die Sektion St. Gallen); Schw. Emma Leuzinger (Uebertritt in die Sektion Bern).

Fortbildungskurs

der Sektion Bern des Schweiz. Krankenpflegebundes und der Krankenpflegestiftung der Bern. Landeskirche

am 6., 7. und 8. November 1941 (von 9—12 und 14—18 Uhr)

im Gemeindesaal, Gutenbergstrasse 4, Bern.

Kursgeld: Fr. 5.—. Tageskarte: Fr. 2.—.

Anmeldungsfrist bis Montag, den 3. November 1941. Die Anmeldungen sind zu richten an unsere Kassierin, Schwester Lina Schlup, Niesenweg 3, Bern.

Program m. (Aenderungen vorbehalten.)

Donnerstag, 6. November: 8.15—9.00 Uhr: Lösen der Karten.

Vormittags: Herr Dr. Lauterburg-Bonjour: Anatomie; Herr Dr. Schoch: Hautkrankheiten; Frl. Martha Saxer: Zweckmässige Ernährung in Kriegszeiten.

Nachmittags: Herr Dr. Gerber: Behandlung Gasverletzter und Besichtigung eines Luftschutzkellers.

Freitag, 7. November:

Vormittags: Herr Dr. Walther: Seelenkunde; Herr Dr. Andres: Die Frau braucht Hilfe und Verständnis; Frl. Hasler: Fürsorge und Schwesterndienst.

Nachmittags: Herr Prof. Goldmann: Augenkrankheiten; Herr Dr. Reist: Chemotherapie; Frau Oberin Dr. Leemann: Orientierung über die gegenwärtigen Verhältnisse im Schwesternberuf.

Samstag, 8. November:

Vormittags: Herr Prof. Dr. Wegelin: Besichtigung des Pathologischen Institutes (Inselspital).

Nachmittags: Frl. Dr. Blanca Röthlisberger: Führung im Kunstmuseum Bern; Schlusstee.

Das genaue Programm mit Zeitangabe wird den Mitgliedern der veranstaltenden Verbände zugestellt. — Mitglieder anderer Sektionen des Schweiz. Krankenpflegebundes sind herzlich willkommen.

Gedanken.

Jeder von uns kennt Zeiten, in denen uns jede Hoffnung geschwunden ist. Wir meinen, nicht mehr leben zu können, weil wir keinen Ausweg mehr sehen. Wir haben Angst vor der Zukunft, vor der Gegenwart, Angst vor uns selbst. Wir hofften doch so sehr auf Gesundung, auf Arbeit, auf Erfolg, auf Frieden, auf Glück, aber alle unsere Hoffnungen und Wünsche sind zunichte gemacht. — Wie traurig das alles klingt. — Wollen wir da nicht versuchen, unsere Hoffnungen und Wünsche völliger *Seinem* Willen, dem Willen des Allmächtigen unterzuordnen? Vielleicht laufen wir Gefahr, die Bedeutung des Willens zu überschätzen; zu meinen, dies und jenes lasse sich erkämpfen, unter Anwendung höchster Energie erreichen und durchführen. Wir müssen vielleicht noch schwächer und kleiner werden, einsehen lernen, es werde uns alles *geschenkt*, und zwar zur Zeit und in der Weise, wie Gott für gut findet und nicht, wie wir es uns so sehnlichst erhoffen und wünschen. Gott braucht vielleicht gar nicht unsere Gesundheit, unsere Arbeit, unseren Erfolg, unseren Frieden und Glück und keine besonderen Leistungen, sondern unser Reifen, unser Brauchbarer-gemacht-werden durch das Leiden. In all unserer Hoffnungslosigkeit, die uns umgibt, können wir da noch Gott fühlen? — O ja, denn Gott zu fühlen, kann kein Mensch dem andern mitteilen. Es muss der Kern sein, um den sich Sehnen, Hoffen, Glauben und Erkennen schliessen.

Schw. Marili Waltisperger.

Griechenland.

Sur le bleu pur du ciel attique et sur l'écran délicat de l'Hymette, l'Acropole d'Athènes, couronnée de monuments immortels, brille au soleil comme un phare allumé pour l'éternité . . .

. . . las ich vor Jahren einmal irgendwo in der französischen Literatur. Und auch mir, wie allen, die jemals griechische Geschichte lernten und von der Grösse und der Tragik dieses Landes hörten, stieg die Sehnsucht hoch, die Balkanhalbinsel mit ihren monumentalen Zeugen sagenhafter Vergangenheit einmal bereisen zu können. Damals, noch auf der Schulbank sitzend,

sah ich keine Möglichkeit, die zur Erfüllung dieser Wünsche führte, noch nichts ahnend von Weg und Ziel und Pflichten kommenden Lebens, die uns Menschen oft um den halben Erdball tragen.

Mein Weg führte mich allerdings vorerst weitab von Athen, dem Herzen Griechenlands, in das nordöstlichere Thrazien und Mazedonien und in die Küstengebiete Kavallas und Thessalonikis. Ferne noch wusste ich hier, näher an der Türkei und der Pforte Asiens, als an den heiligen Stätten griechischer Götterwelt, die klassische Erde des Altertums.

Da dieser östliche, schmale Streifen Griechenlands auf eine jahrhundertewährende Türkenherrschaft zurückblickt, tragen seine Küstentstädte weit mehr das bunte, wechselvolle Gesicht lärmenden asiatischen Orients als das Erhabene, Schweigende der griechischen Antike, wie es uns Westeuropäern in 'Südhellas' Kunstdenkmälern, Göttertempeln und in unzählbaren miniaturten Formen behauenen Steins und Edelmetalls ehrfurchtgebietend entgegentritt.

In die Hafentstädte der Aegäis kommend, sieht sich der Fremde zwischen Orient und Okzident gestellt. Neueste, modernste Europäerviertel liegen neben alten, verfallenden Türkensiedlungen, die heute grösstenteils von Griechen bewohnt sind. Die breiten, oliven- und akazienumsäumten Asphaltstrassen, die durch erstere führen, gehen unmittelbar in die holprigen, engwinkligen und unratgefüllten der letzteren über und sagen dem Neuling, dass er hier auf der Schwelle von Europa und Asien steht. Weisschimmernde Moscheen mit dazugehörenden hochragenden Minarets, Synagogen in reicher Zahl, die steinernen Gesetzestafeln Moses tragend, wie düstergraue, mächtige Kuppelbauten alter, byzantinischer Kirchen bezeugen, dass sich hier auch drei Weltreligionen berühren. Mitten an modernsten Strassenzügen stehen Gedenksteine mit unlesbar gewordenen Inschriften und überspannen altersgraue Triumphbögen ferner Jahrhunderte, die den gegenwärtigen Völkerherrschern und siegenden Feldherren erzählen von kriegerischen Heldentaten der Gewesenen. Von byzantinischer Kunst und Kultur berichten Kirchen und Klöster zu Stadt, auf dem Land und im Gebirge. Sie sind oft reich an übergrossen Kultbildern in farbenreichen Mosaiken als einziger Kirchenschmuck, während der plastische vollkommen fehlt. Wer in dämmerndem Zwiellicht, das nur gedämpft in diese alten Mauern fällt, nicht ungeduldig wird, kann in prächtigen Fresken und Ornamenten an den Bilderwänden und in den Kuppeln das ganze biblische Geschehen in Mosaikbildern verfolgen. Zahlreich liegen diese alten Kirchen gleich stillen Inseln in all den unruhvollen griechischen Städten, und die Athos- und Meteorenklöster auf bizarren, steilsten Felsen im Gebirge, ferne der kriegerischen Welt.

Ein buntes Völkergemisch durchflutet und belebt die griechischen Städte und Hafentorte. Ueberall spült ja das Meer oft tief ins Land hinein und der seefahrende Matrose vor allem kennzeichnet es als Inselland. Singend, leicht und unbeschwert mit fliegender Mütze und Band schlendern sie zu Dutzenden durch alle Strassen von und zu den Hafengebieten.

Mit holpernder Karre, einen elenden, mageren Esel vorgespannt, bringt der griechische Landmann oft stundenweit aus der Steppe seine Ware von Haus zu Haus oder zum Markt, die vornehmen Europäerviertel mit seinem klappernden Tier durchrumpelnd, mit Schuhputzern, Kindern und Zigarettenverkäufern um die Wette kreischend.

Der helläugige blonde Germane begegnet auf den Promenaden am Meer wie in den orientalischen Gassen und zahlreichen Cafés dem turbangekrönten Türken wie dem fernöstlichsten, schlitzäugigen Asiaten. An Wegrändern und defekten Trottoirs sitzen zerlumpte Kinder mit abgezehrten, hohlwangigen Greisengesichtern und zwischen ihnen durch flitzen herrenlose rüdigte Hunde und heimatlose, verwilderte Katzen. Einheimische von Stadt und Land in schönen Nationaltrachten erfreuen das Auge des Fremden.

Arme, elende Bettlergestalten in schmutzstarrenden Kleidern und missfarbene Lumpen um den Kopf gewickelt, bilden in heisser südlicher Sonne den schneidenden Gegensatz zu den weissgekleideten, mit Tropenhelm oder Sonnenschirm sich schützenden Wohlhabenden. Doch betteln tut der besitzlose Grieche nicht, wie arm und bedürftig auch sein Leben ist.

In ebenso starkem Kontrast wiederum zu dem Weissgekleideten der wohlhabenden Klasse schreitet, von Kopf bis zu Fuss in seine schwarze Stola gehüllt, der griechisch-orthodoxe Geistliche durch das wogende, lärmende Stadtgetriebe. Manche Einheimische begrüßen ihn ehrfürchtig und mancher Fremde schaut ihm sinnend nach. Er zieht Vergleiche und findet, dass sich seine eindrucksvolle Gestalt in strengem, klösterlichem Gewand ebenso prächtig in die griechische Landschaft stellt, wie die marmornen Säulen der Antike. Schweigsam und ehrwürdig in Gestalt und Gewand, mit langwallendem Bart und Locken unter schwarzer, hochragender, tellerförmig abschliessender Kopfbedeckung, verkörpert der griechisch-orthodoxe Geistliche in weltfremder Art christlich-orthodoxes Denken und Frömmigkeit, das, Glauben wie Aberglauben raumgebend, jeder Aufklärung und Zeitanpassung ablehnend gesinnt, wie es seit Jahrhunderten unverändert fortbesteht.

Vergeblich aber sucht der Fremde unter seinen griechischen Zeitgenossen das klassische, rein griechische Antlitz, wie er es aus illustrierten Geschichtswerken, aus Marmorbüsten und Bildsäulen athenischer Museen und weiteren solchen unseres Kontinents, in welche sie aus ihrer Urheimat vertragen wurden, kennt. Physionomische Verwandtschaften slawisch-osmanisch und romanischer Mischung sind unverkennbar und verständlich, wenn man bedenkt, welch wechselvoller Herrschaft das Griechentum seit Jahrhunderten unterworfen war.

Und hoffte der Griechenlandfahrer in Neugriechenland eine Fortsetzung, resp. Weiterbestehung des Antiken zu finden, so müsste er, auch aus dem südlichen Hellas, enttäuscht wieder heimfahren. Eine Auferstehung in architektonischer Hinsicht erfuhr es wohl in Bauten neuerer Zeit, wie es z. B. in Athen die Akademie und Bibliothek, das Nationalmuseum und der Ausstellungspalast im alten königlichen Garten sind, die sich ganz an den antiken Baustil anlehnen, ohne aber dessen monumentale Wirkungen zu erreichen. Und ohne den Ruhm des klassischen Altertums wäre Neugriechenland wohl heute nicht mehr und nicht weniger bekannt als irgendein anderes Reiseland.

Die Glanzzeit der Antike beherrscht und bestimmt in kultureller Hinsicht, wie es sich dem Fremden zeigt, auch das Hellas von heute. Aber über der grossen, sie repräsentierenden Vergangenheit scheint die Gegenwart vergessen worden zu sein, was die Förderung des eigenen Volkes betrifft, und wenig Geschaffenes wurde durch nie ruhende kriegerische Verwicklungen

gen stets wieder zerstört. Der fremde Gast, aus einer Heimat kommend, wo seit Jahrhunderten das Volkswohl gehoben wurde, sieht hier erschreckt das griechische Volk (gemeint ist die breite Volksmasse) in vormittelalterlichen Zuständen verblieben, zum Teil noch Analphabeten und gänzlich unwissend, was die berühmte Tradition und die ruhmvollen Ahnen seines Landes für die Welt des Abendlandes bedeuten. Wer als Fremder, den Kreis glänzender Repräsentanten Neugriechenlands, wie ihn eine kleine griechische Elite in Verbindung mit ausländischen Staatsvertretern bilden, durchbrechend, Gelegenheit hatte, in jene Teile griechischer Städte einen Blick zu werfen, die den Grossteil der Bevölkerung bergen, den schüttelt das Grauen und Entsetzen noch im Traume nach. So z. B. die Altstadt Kavalla, die auf einer granitenen, hügeligen Landzunge weit ins Meer hinausragt, oder die alten Türkenviertel Salonikis, die sich auf den von der runden Hafengebucht ansteigenden Höhen auftürmen und, wie erstere, in mächtigen Festungsmauern, aus hellenistischer und byzantinischer Zeit stammend, ihren Abschluss findet.

Aehnliche Wohnungsverhältnisse sah ich wohl schon jenseits des Mittelländischen Meeres, aber, und das ist das unterschiedliche, es waren Orientalen und Neger, die sie bevölkerten und nicht Europäer, wie ihn der Grieche trotz allen fremden Einflüssen geblieben ist. Verlaust und verwandt sind die wie ein Bienenhaus bewohnten, rostenden Wellblechhütten, wie die bröckelnden aus ungebranntem Lehm. Unheildrohend in ihrem Aufbau und ihrer Hinfälligkeit und lebens- und gesundheitsvernichtend in ihren lichtlosen, dumpfen, kloakengefüllten Innenräumen türmt sich eine auf die andere auf. Durch Hütten wie durch Gassen suchen sich die Abwässer einen Weg den Berg hinunter, in Kavalla direkt ins Meer. In Saloniki, durch unverbaute Bäche dem Meere zugeleitet, vornehme Quartiere kurzerhand durchquerend, sind sie zur heissen Jahreszeit gänzlich ausgetrocknete, übelriechende Runen. Kanalisation gibt es da keine und sanitäre Einrichtungen sind fremde, unbekannte Dinge. Ein spärlich und trübfließender Quartierbrunnen ist oft weit und ein Beleuchtungsnetz kennen diese alten Viertel nicht.

Auf engem, tod- und verderbenbringendem Lebensraume wohnen in allen griechischen Städten Abertausende von Europäern unserer Zeit. Weitere Abertausende, meistens syrische und armenische Flüchtlinge, fristen in ungeziefer- und insektendurchschwärmten, hinfällig gewordenen Barackensiedelungen, die im letzten Weltkrieg durch britisches Militär, das überall in Griechenlands Meerhäfen landete, erstellt wurden, ein darbenendes und menschenunwürdiges Los.

Die Sterblichkeit ist im breiten Volke auch sehr hoch. Die grosse Säuglingssterblichkeit gleicht wohl eine ausserordentlich hohe Geburtenzahl, wie man sie bei primitiv verbliebenen Völkern ohne soziale und wirtschaftliche Förderung findet, wieder aus. Denn unzählbar tummeln sich Kinder jeden Alters, verwildert, in erbarmungswürdigem Zustande, mit ebensolchen Katzen und Hunden in und um die trostlosen Behausungen, in faulendem Unrat, verlöcherten und rostenden Emailtöpfen, in Asche, Schutt und Scherben sich Nahrung, Spielwerk und Zigarettenstummel suchend und sich darum balgend.

Der Gesundheitszustand der Bevölkerung ist, den Lebens- und Wohnungsverhältnissen entsprechend, bedenklich. Verheerend grassiert die

Tuberkulose unter den Unterernährten. Der Grossteil der jüngeren Bevölkerung ist mit üblen Hautausschlägen behaftet, die ein beredtes Zeugnis sprechen nicht nur von den Hafentädten als solchen, sondern weit mehr von der Armut der Bevölkerung, von den Unkenntnissen jedwelcher Hygiene und der Unmöglichkeit der primitivsten Körperpflege.

Weiter steigen in den heissen Sommermonaten aus versumpften Ebenen unverbauter Flüsse Millionenschwärme der Malariaträger, den Schutzlosen zu Stadt und Land den Fiebertod bringend. Gerade ihre bedürftigen Behausungen sind schwere Infektionsherde und sie selber, arm und bloss, haben keine Mittel, sich Chinin, schützende Hautöle und teures Räucherwerk sowie zur Ueberdachung ihrer Schlafstätten Tüllschleier zu erstehen. Weiter rafft zur Hitze- und Trockenzeit eine Art typhusähnliche Dysenterie viele dahin. Auch die griechisch-orthodoxe Kirche ist mit ihren seltsamen, an fernen Mysterienkult erinnernden Sitten und Gebräuchen nicht ganz unschuldig an der Verbreitung infektiöser Krankheiten.

Neben versumpften Ebenen weiter Flusstäler und vegetationslosem, karstigem Gebirgsland sind grosse Gebiete Griechenlands wald- und baumloses, verödetes und windverwehtes Steppenland, das für den Westeuropäer, trotz scheinbarer Eintönigkeit, seine Schönheiten birgt. Thymian- und Kamillenduft liegt über ihr und schaut man sie sich zur Zeit der Dürre etwas näher und genauer an, entdeckt man eine reiche Distelflora, die in Kilometerweite die einzige Blume ist und einzige Farbenträgerin, nachdem das spärliche Grün eines kurzen Frühlings schon nach den ersten regenlosen Tagen gänzlich erstorben ist. Mindestens zehn verschiedene blühende Arten fand ich vor, vom wundersamsten Meerblau, Orangegelb bis zum dunkelsten Rot. Freilich, auch sie sind wehr- und schleierhaft in einen grauen Stachelkranz gehüllt und wer sich nicht zu ihnen niederbeugt, sieht nichts von ihrer herben Schönheit.

Weit liegen hier die ländlichen Siedlungen auseinander und das Landgebiet scheint, im Gegensatz zu den übervölkerten Städten, beinahe leblos und ausgestorben, das zur Regenzeit, weglos, in knietiefen Sumpf verwandelt wird und wo nie ruhende Winde und eine glühende Sonne im Sommer alles Grün versengen. Neben mannshohen und niederen Distelarten beherrscht karges Steppengras weite Gebiete, das bloss ab und zu von einem blockflötespielenden Hirten mit seiner Schafherde durchzogen wird. Nomadisierende Griechen schlagen in ihnen ihre flüchtige Wohnstätte auf, die eines Morgens aber wieder spurlos verschwunden ist. Seltener sind die heimatlosen Zigeunerhorden, doch auch sie trifft man im nordöstlichen griechischen Gebiet. Ihre langgezogenen, schwermütigen Weisen singend und spielend, ziehen diese meist ungarischen und russischen Lieder- und Zigeunerkönige, fernab jedwelcher Zivilisation, ihre einsame Strasse.

Welch eine göttliche Gabe legte doch die weise Vorsehung diesen Wandersängern und Vagabunden in ihre lumpengehüllte Wiege! Noch nie zuvor hörte ich aus Mund und Saiten solche Melodien, die einen derart in Bann schlagen, dass sie im solidesten Herzen die Abenteuerlust erwecken und einer unbändigen Sehnsucht rufen. Mit magischer Gewalt locken die uns fremden Töne aus dem Osten, den Entschwindenden nachzuziehen und ihr Zigeunerglück und -los zu teilen, hinein in die unabsehbare Steppe, wo es keine Wegweiser und Wegkreuze, kein Asphalt und keine Kilometersteine mehr gibt.

Landschaftlich schöner und auch fruchtbarer ist das nordwestlichere Griechenland und die thessalische Ebene. Und ganz märchenhaft schön müssen die vielen griechischen Inseln des Ionischen und Aegäischen Meeres sein, die ich des drohenden Krieges wegen nicht besuchen konnte, sondern sie im Aeroplan, von Osten nach Athen kommend, in grosser Höhe überflogen habe.

Vom Flugplatz Tatoi, nördlich von Athen gelegen, führt eine kilometerlange, prächtige Oleanderallee Griechenlands Metropole entgegen, die sich dem heutigen Besucher vorerst als ausgedehnte, moderne Großstadt zeigt. Weite Wege zu Fuss, Tram und Omnibus sind zurückzulegen, bis er durch breite Strassen, prächtige Neubauten und Platzanlagen sein Ziel in trümmerhaften Ueberresten grosser Vergangenheit gefunden hat.

Das erstemal auf die Akropolis steigen, den antiken Prozessionenweg beschreiten und die Göttertempel sehen, ist ein einmaliges und einzigartiges Erlebnis. Und sind es auch nur dächerlose Trümmer mit zerstörten Giebeln und berstenden Säulen — der überwältigende Eindruck ist nicht zu beschreiben. Hat auch geschichtliches Geschehen aus den ernstesten Werken göttlicher Verehrung vorübergehend Kriegsfestungen und Munitionsdepot gemacht, ihre Grösse, Weihe, im Geheimnis sakralen Ursprungs liegend, blieb bestehen in nackten Trümmern. Sie reden eine stumme und gewaltige Sprache, die den Mensch zum Schweigen und zur Andacht zwingt, wie nie je was zuvor.

Wo nicht zerstört, in athenische Museen gerettet oder in alle Welt vertragen, sind die prächtigen Fliess- und Giebelreliefs. Keine Kolossalstatuen und -skulpturen aus Marmor oder Gold schmücken mehr die Fronten und Hallen des Parthenons. All der reiche, transportable Schmuck ist weg. Um so gewaltiger wirken die leeren Bauten in ihren Höhen-, Längs- und Breitenmassen und zeugen von der Glanzzeit jener Kultur, die höchste Leistung, Zweck und Ziel in Göttlichem geschaffen und gesucht.

Auf dem zunächst der Akropolis gelegenen Areshügel, der die Kanzel des Apostels Paulus genannt wird, betrat ich, wie bereits schon in Nordgriechenland, biblischen Boden. Die erste christliche Gemeinde auf europäischem Boden wurde ebenfalls in Griechenland gegründet und am Felsenfuss des Areshügels, der schon im Altertum ein Heiligtum getragen, findet man in den Stein gemeisselt ein gar seltsames Kreuz. Es wird als Bekenntniszeichen des ersten athenischen wie europäischen Christen angesehen, wo nicht weit davon Fundamente und Ruinen der nach ihm benannten ersten christlichen Kapelle freigelegt wurden.

Reich an Ausgrabungsbeute sind Athens Museen; unabsehbar für kurzfristige Besuche die enormen Schätze, die sie bergen. Kolossal- und Miniaturstatuen von Göttern und Heroen, Kentauren und Giganten, Athleten und Amazonen in Marmor, Bronze oder anderem Edelmateriale; plastische Bildwerke überwältigender Wirkung. Ganze Säle füllen Grabstellen und Reliefs, gemalte Tonvasen und Oelkrüge, die vom grossen Totenkult der alten Welt wie als Meisterwerke der Töpferkunst und griechischen Keramik, der Grabmalkunst überhaupt, zu reden wissen. Masken aus reinem Gold bedecken tote Königshäupter und in prachtüberladnen Sarkophagen schlafen jene, die einst Herrscher waren, mumifiziert in den Totenhallen von Athens Museen weiter ihren ewigen Schlaf. Prächtige Schmucksachen, alte Münzen, goldene Waffen, Helme, Schild und Schwerter, mit denen einst Götter

stritten, sind zu sehen. Glasschmuck, Gold- und Elfenbeingefässe, die als Weihgeschenke den Gottheiten dargebracht wurden, füllen die Schaukästen. Holz-, Ton- und Steintafeln mit rätselhaften Hieroglyphen, Marmorplatten, bemalt mit sagenhaften Ueberlieferungen, weisen in mystische Vergangenheit zurück. In Pulten aufgelegte Scherben, aufgestellte Teil- und Bruchstücke von zerbrochenen Bildwerken lassen dem Laien leicht den Eindruck einer antiken Gerümpelkammer zurück. Der Töpferfriedhof Kerameikos wie andere Ausgrabungsstätten sind wilde auf- und durchgewühlte Schuttplätze, und die Bezeichnung des antiken Müllhaufens ist gar nicht so unangebracht.

Ich nahm mir einen Museumsführer, der in fliessendem Vortrag und begleitenden Hinweisen von kretisch-mykenischer, ionisch-dorischer und korinthischer Kultur, von hadrianischen und perikleischen Zeitepochen etc. auf mich einredete, dass mir wirr im Kopfe wurde. Mit meiner laienhaften Durchschnittsbildung war ich längst hinter dem Eifrigen zurückgeblieben, keine Beziehung mehr erfassen könnend vom Gesagten zum Geschauten. Ich verabschiedete den Mann, da ich mir nicht die Besichtigung durch eine Belehrung beeinträchtigen wollte, über welche, wo es sich um schwer feststellbaren Ursprung und strittige Entstehungszeiten handelt, sich selbst Archäologen und Altertumsforscher nicht einig sind.

Was alles doch verdankt die abendländische Wissenschaft der antiken griechischen Kultur, deren Spuren allein, noch nach Jahrtausenden, spätere Generationen zur Bewunderung hinreisst? In ganz Mittel- und Südhellas verstreut, im Schatten von Kiefern, Zypressen und Oliven, in steiniger Gebirgswelt oder auf einsamen Felsenriffen am Meer, finden sie sich vor als sichtbare Zeichen grossen geistigen Erbes ihrer Nachwelt.

Athen war erste Wirkungsstätte unserer grossen Philosophien, die, griechische Schöpfung grosser Geister, bestimmenden Einfluss auf die spätere Entwicklung abendländischer Wissenschaft hatte. Namen, wie Sokrates, Plato und Heraklit u. a., sind ebenso unsterblich wie jene der griechischen Götterwelt, so u. a. Zeus und Appollon, die den alten Griechen Personifikationen von Macht und Geist als noch rein göttliche Gewalten waren.

Die nationale Heldendichtung und Vaterlandshymnen finden in Homer ihren ersten Schöpfer und unsere Lebens- und Spruchweisheiten haben ihre Wiege nicht zuletzt in Delphis Orakelprophezeiungen.

Die griechische Mythologie lässt uns durch ihre Göttersagen in die Vorstellungswelt entferntester Vergangenheit schauen. Die Tragödien und Dramas heroischen Geschehens der griechischen Geschichts- und Sagenwelt sind uns durch Klassiker des Abendlandes wiedergegeben und sind schönste Werke abendländischer Literatur geworden. Ihre Uraufführungen aber fanden sie in den noch erhaltenen Theatern des Dionysos und Hadrians in Athen und weiteren in der griechischen Campagne, wo auch die Schauspielkunst als Gottesdienst zu höchster Stufe kam.

Wie auch die Philosophenschulen waren die Schulen der Beredsamkeit hohe Bildungsstätten, wo ernste Kunst gelehrt und gelernt wurde, diejenige der sprachlich vollendeten Rhetorik.

Unser Sport, wo er gesunde körperliche Ertüchtigung ist, reicht zu den berühmten griechischen Olympiaden zurück.

Die Zeitemspanne von Jahrtausenden schien überbrückt. «Gestern» segelten die alten Orientalen, Spartaner und Athener kriegend und siegend über die griechischen Meere. «Heute» sind es ihre Nachkommen des 20. Jahrhunderts. Weder diese, jene, noch vor ihnen die Götterhelden, siegten aber über die disharmonische Gegensätzlichkeit von Geist und Macht, dieselbe überbrückend. Wann und wie erfüllt sich für die Menschheit diese Weissagung, wie C. Spitteler in ferne Zukunft weisend, Zeus zu Appollon sprechen lässt?

— In dieser Welt von Uebeln krank, vom Blute rot
Tut Geist und Schönheit, tut ein Flecklein Himmel not.
Ich kann nicht dulden, dass du feindlich ferne weilest,
Ich fordere dich, dass du die Herrschaft mit mir teilest.
Zwar mir der Weltenlärm, der Völker Not und Streit
Die strenge Rute waltend der Notwendigkeit.
Doch dir im lichten Aetherglanz das Reich des Schönen, wo
Hoch im freien Raume die Gedanken tönen — er sprach's.
Mit diesem schieden friedlich und versöhnt
Er, der die Welt beherrscht,
Und der, der sie verschönt.

Dieser «Olympische Frühling» ist noch ferne. Wieder war es Nacht. Schweigend grüßte der mächtige Olymp das nordwärts fahrende Schiff. Zu den hohen Zinnen der Hochburg Zeus' aufschauend, gedachte ich dieses olympischen Dialogs C. Spittelers.

Bald darauf verließ ich Griechenland. Griechenland, das jeder Bildhauer und Architekt, überhaupt jeder Schöpfer plastischer Kunst bereist und *geschaut* haben sollte, und auch jeder Dichter. Schw. F. J. S.

Quelques conseils pour la conservation et l'emploi des restes de pain.

Conservation du pain. Le pain doit être conservé dans un endroit frais et à l'abri de l'humidité. Il sera, de préférence, enveloppé dans un linge blanc propre et placé dans une corbeille d'osier ou de bois. Lorsqu'on utilise une boîte de métal, on aura soin, chaque jour, de l'essuyer avec un linge sec et de l'aérer après avoir enlevé les miettes. On évite de cette façon la mauvaise odeur et la moisissure du pain.

Préparation des restes de pain. Le plus petit morceau de pain devant être consommé, les restes de pain ne devraient pas exister. Mais si pour une raison ou une autre, on ne peut les éviter, ils pourront être utilisés après avoir été préparés de la manière suivante: le pain coupé en languettes ou en tranches minces ou en petits dés est étalé sur une feuille de papier propre (pas de papier journal) ou sur une plaque à gâteau et séché ensuite soit dans un four à peine tiède ou au soleil ou encore sur un fourneau ou un radiateur. Ce pain séché peut être conservé plusieurs mois s'il est mis dans des sacs propres de papier ou d'étoffe.

Les restes de pain qui «traînent» sont peu appétissants et font comprendre pourquoi tant de personnes montrent une telle aversion pour tout ce qui est préparé avec du pain.

Utilisation du pain séché. Le pain séché peut être utilisé de diverses manières: *en chapelure*, après avoir été écrasé avec une bouteille, ou passé dans le moulin à amandes ou éventuellement tamisé. Cette chapelure s'emploiera pour préparer des soupes, pour paner de la viande ou des croquettes de pommes de terre ou de légumes, pour lier des légumes (épinards), pour allonger un hâchis, pour farcir des tomates ou des courgettes, etc., etc.

Le pain coupé en languettes, en dés, en tranches minces servira pour des soupes (bouillon) pour le rœsti aux pommes de terre, pour des soufflés ou des ramequins, pour des garnitures de légumes ou de compôtes ou comme croûtons après avoir été passé au beurre.

Les miettes de pain provenant de la table, de la corbeille ou de la boîte à pain seront séchées et conservées pour être distribuées aux oiseaux durant l'hiver en remplacement du chenevis qui devient de plus en plus cher et rare. *Communiqué par le Centre d'organisation ménagère, Genève.*

Büchertisch.

Die Geschlechtskrankheiten. Wesen, Vorbeugung, Heilung. Von Dr. med. Fritz Kahn. Allgemeinverständlich dargestellt. 52 Seiten, 15×22 cm, mit acht farbigen Tafeln. 1940, Zürich, Albert Müller Verlag. — Kartoniert Fr. 3.40.

Wenn der Verfasser diese Broschüre als «allgemeinverständlich» bezeichnet, so spricht er damit das aus, was sie besonders wertvoll macht. In einer bewundernswert klaren, plastischen Sprache werden hier Ursachen, Erscheinungen, Vorbeugungsmassnahmen, Behandlung und Folgen jener drei Krankheiten veranschaulicht, von denen noch vor wenigen Jahrzehnten in der Öffentlichkeit nicht einmal gesprochen werden durfte und deren Kenntnis doch für fast jeden Menschen von grösster Bedeutung ist. In der vorliegenden Veröffentlichung wird der Leser weder mit Fremdwörtern noch mit Fachausdrücken belastet; er erfährt das, was er zu erfahren trachtet und was er wissen muss. Und er wird — eine äusserst begrüßenswerte Wirkung dieses Bändchens — beim geringsten Verdacht eines Symptoms am eigenen Körper sofort den Arzt aufsuchen. W.

Jetzt ist die Zeit der Erkältungen

Ein gutes Vorbeugungsmittel gegen Infektionen der Atmungsorgane ist Formitrol. Es enthält als wirksamen Bestandteil Formaldehyd, das dem Speichel deutliche bakterienhemmende Eigenschaften verleiht und geeignet ist, die Ansteckungsgefahr zu vermindern.

FORMITROL

eine Schranke den Bazillen

Formitrolpastillen sind in den Apotheken zu Fr. 1.50 per Tube erhältlich

Das erste

abwaschbare, wasser-
feste Heftpflaster

IMPERMAPLAST

ist erhältlich
in Döschen zu 1 m
und auf 5 m - Spulen



Erhältlich

in Apotheken und Droguerien

Verbandstoff-Fabrik Zürich AG.

Zürich 8

WISSEN gibt MACHT!

BÜCHER
FÜR UNTERRICHT
UND AUFKLÄRUNG



Gesundheit ist Pflicht. Wegweiser für gesunde Lebensgestaltung. Von Dr. Diwol. Mit 35 Abbildungen. RM 0.75
Rechts- und Geseheskunde für Heil- und Pflegeberufe. Von Dr. Strauß. RM 0.90

Richtig helfen bei Unfällen. Von Dr. Diwol. Mit 67 Abb. RM 0.75

Wie helfe ich? (Erste Hilfe). Von Dr. Grimm. Mit 10 Abb. RM 0.30

Gasfahrg. Gashilfe gegen Giftgase. Von Dr. Ruff und Prof. Fehler. Mit 83 Abbildungen. RM 0.60

Wasserrettung. Von Dr. Red. Mit 126 Abbildungen. RM 0.75

Notverbände und ihre Technik. Von Dr. Marloth. Mit 106 Abbildungen. RM 0.50

Massage. Von Dr. Sieburg. Mit 111 Abbildungen. RM 0.75

Reiterhilfe — Krankenheil (Heilkräutergemische). Von Dr. Ed. Strauß. Mit 30 Abbildg. RM 0.75

5000 mebizin. Fachausdrücke — verständlich gemacht. Von Dr. Ed. Strauß. RM 0.75

Der gesunde Säugling. Von Dr. Nemes. Mit 72 Abbild. RM 0.70

Wie pflege ich Kranke? Von Dr. Silberthl. Mit 95 Abbildungen. RM 0.70

Die Heilmittel, woher sie kommen, was sie sind, wie sie wirken. Von Dr. Strauß. RM 1.-

Achtung ... Bakterien! Ihre Beschaffenheit, Bedeutung und Bekämpfung. Von Dr. Strauß. Mit 55 Abbildungen. RM 0.80

Röperbau und Lebensvorgänge des Menschen. Von Dr. Diwol. Mit 42 Abbildg. RM 0.75



VERLAG ALWIN FRÖHLICH LEIPZIG N 22

Schwestern - Kragen

abwaschbar,
spitze und runde Form
liefert in allen Grössen

Steiger, Gummiwaren, Bern
Amthausgasse 1



Schwesternheim
des Schweizerischen Krankenpflegebundes
Davos - Platz Sonnige, freie Lage
am Waldestrand von

Davos-Platz. Südzimmer mit gedeckten Balkons. Einfache, gut bürgerliche Küche. Pensionspreis (inkl. 4 Mahlzeiten) für Mitglieder des Krankenpflegebundes Fr. 5.50 bis 8.—. Nichtmitglieder Fr. 6.50 bis 9.—. Privatpensionäre Fr. 7.50 bis 10.—, je nach Zimmer. Teuerungszuschlag pro Tag Fr. —.75.

**Ratgeber
für Massnahmen
bei ansteckenden
Krankheiten
und Gasunfällen**

Von D. Hummel-Schmid,
Hilfsinstruktor der Sani-
tätstruppen a. D., Riehen/
Basel.

140 Seiten Umfang, mit zahlreichen
Illustrationen und Marginalien.
Preis des Buches Fr. 3.80

Zu beziehen durch den

Rotkreuz-Verlag
VOGT-SCHILD AG., SOLOTHURN

Casa Andrea Cristoforo
ASCONA Kur- und Erholungsheim
Leitung: Dr. med. I. Wegman

Komfortables Haus, Seesicht, ruhige Lage, Sonnenterassen, großer, schattiger Garten. Bäder, Massagen, Luftkuren usw. Arzt. Gepflegte Küche, vegetarisch, Diätkost. Das ganze Jahr geöffnet. Zeitgemäße Preise.

Was bringt Freude? — Die Aufgabe, ein Heim zu leiten für Kleine oder für ältere Damen. Geeignet dazu und käuflich zu erwerben ist ein schönes

CHALET

im Grünen, mit freiem Ausblick, auch mit Inventar. Anfragen sind zu richten an

M. von Greyerz - Sonneck - Münsingen

Im Trachten-Atelier des Schweiz. Krankenpflegebundes

Asylstrasse 90 **Zürich 7**

werden unsere Schwestern durch tadellose **Massarbeit von Mänteln und Trachten** in nur prima Stoffen (Wolle und Seide) zufrieden gestellt.

Bitte verlangen Sie Muster und Preisliste

WIE leiste ich ERSTE HILFE?
Bücher
GEBEN AUSKUNFT



Gesundheit ist Pflicht. 5000 mediz. Fachausdrücke - verständlich gemacht. Von Dr. Strauß. 96 S. RM 0.75

Der gesunde Säugling Von Dr. Nemes. Mit 72 Abb. 96 S. RM 0.70

Wie pflege ich Kranke? Von Dr. Silberkuhl. Mit 95 Abb. 96 S. RM 0.70

Massage. Von Dr. Sieburg. Mit 111 Abbild. 103 Seiten... RM 0.75

Achtung... Bakterien! Ihre Beschaffenheit, ihre Bedeutung, ihre Bekämpfung. Von Dr. Ed. Strauß. 55 Abb. 103 S. RM 0.80

Vitamine. (Vorkommen, Eigenschaften, Wirkung.) Auskunft an alle von Dr. Ed. Strauß. Mit 30 Abb. 102 S. RM 0.75

Gefäß / Gewicht / Gemüt / Gemüt (Schönheits- und Körperpflege). Von Dr. Strauß. 55 Abb. 144 Seiten .. RM 1.-

5000 mediz. Fachausdrücke - verständlich gemacht. Von Dr. Strauß. 96 S. RM 0.75

Der gesunde Säugling Von Dr. Nemes. Mit 72 Abb. 96 S. RM 0.70

Wie pflege ich Kranke? Von Dr. Silberkuhl. Mit 95 Abb. 96 S. RM 0.70

Massage. Von Dr. Sieburg. Mit 111 Abbild. 103 Seiten... RM 0.75

Achtung... Bakterien! Ihre Beschaffenheit, ihre Bedeutung, ihre Bekämpfung. Von Dr. Ed. Strauß. 55 Abb. 103 S. RM 0.80

Vitamine. (Vorkommen, Eigenschaften, Wirkung.) Auskunft an alle von Dr. Ed. Strauß. Mit 30 Abb. 102 S. RM 0.75

Gefäß / Gewicht / Gemüt / Gemüt (Schönheits- und Körperpflege). Von Dr. Strauß. 55 Abb. 144 Seiten .. RM 1.-

VERLAG ALWIN FRÖHLICH - LEIPZIG N 22 / 1

Wärme heilt!



Preis Fr. 1.25

gegen Rheumatismus, Ischias, Hexenschuss
Brust-, Hals- und Zahnweh, Neuralgische Schmerzen

„FLAWA“ Schweizer Verbandstoff-Fabriken A.-G., Flawil

Schwwestern-Mäntel und -Trachten

von mitgebrachten Stoffen werden unter billigster Berechnung angefertigt. Garantie für guten Sitz!

ANEBRA-Damenkleidung - Zürich
bei der Sihlbrücke Badenerstrasse 9 Telefon Nr. 5 83 65

Diplomierte Rotkreuz-Schwester

27jährig, mit Kenntnissen in Laborarbeiten und Maschinens schreiben, gebildet, sprachenkundig

sucht Stelle in Arzt-Praxis

in Bern oder Umgebung. — Offerten unter Chiffre 275 an den Rotkreuz-Verlag, Solothurn.

Diplomierte

Krankenpflegerin sucht Stelle

in Klinik, Spital, Arzt oder Privat. — Gefl. Offerten unter Chiffre 274 an den Rotkreuz-Verlag, Solothurn.

Inserieren bringt Erfolg!



Allgemeine Bestattungs AG.

besorgt und liefert alles bei Todesfall

Bern

Nur: Zeughausgasse 27

Telephon 2.47.77

Leichentransporte

POMPES FUNEBRES GÉNÉRALES S.A., BERNE